

## MONTRÉAL

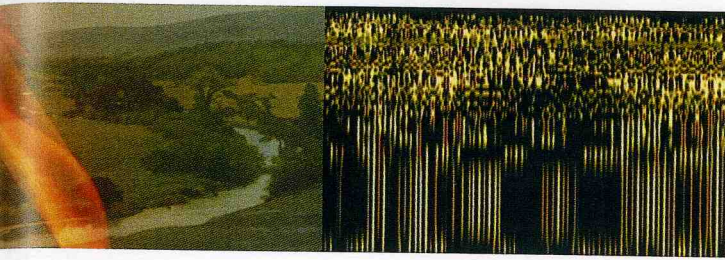
## PAYSAGE (S)

DE CIRCONSTANCE

MARIO CÔTÉ, PETER KRAUSZ,  
JOSÉE LAMBERT, JULIE OUELLET  
ET ROBERTO PELLEGRINUZZIMaison de la culture Côte-des-Neiges  
5290, chemin de la Côte-des-Neiges  
Montréal

Tél. : (514) 872-6889

Du 23 janvier au 29 février 2004

Mario Côté  
*Un jour, une nuit*, 2003

Si l'attachement à la terre représentée, par le motif du paysage, l'un des thèmes les plus courants de l'art nord-américain, il n'en demeure pas moins en constante évolution. C'est un peu ce que montre le professeur et critique Jean de Julio-Paquin avec l'exposition *De circonstance*, présentée à l'occasion du 20<sup>e</sup> anniversaire de la Maison de la culture Côte-des-Neiges. De l'aveu même du commissaire, qui fut le premier directeur de ce lieu d'exposition, les œuvres qu'il a choisi d'exposer (productions de cinq artistes aux horizons très divers : Mario Côté, Roberto Pellegrinuzzi, Josée Lambert, Julie Ouellet et Peter Krausz) représentent des coups de cœur personnels qui privilégient les innovations propres du traitement du sujet aux techniques et aux esthétiques du paysage.

Si le lien entre nature et technologie peut, de prime abord, sembler dichotomique, l'installation vidéo-graphique de Mario Côté, *Un jour une nuit* (2003), ainsi que les impressions au jet d'encre de Roberto Pellegrinuzzi, présentent un ancrage commun. Ces deux artistes adoptent des technologies électroniques pour marquer de façon critique combien ces moyens, en apparence très artificiels, constituent des modes d'appréhension judicieux du réel, en particulier dans ce qu'il recèle

d'organique. Pour créer deux niveaux du réel, Mario Côté fait appel tant à l'abstraction qu'à la figuration. Cette approche dualiste vise à la déconstruction d'un récit, en l'occurrence, un incendie de forêt. Ainsi, l'artiste laisse au spectateur le soin de reconstruire le propos narratif de l'œuvre. Pellegrinuzzi, quant à lui, fait appel à l'impression numérique pour créer des paysages dont les effets de textures rappellent subtilement le travail au fusain. De cette façon, il

inscrit l'apport technologique dans une tradition esthétique et thématique dite «noble», pouvant faire référence à celle de l'artiste de plein air.

Les œuvres de Julie Ouellet et Josée Lambert offrent une perspective différente : leurs interprétations du paysage intègrent la présence humaine. *Une ville quelque part* (2002-2003) de Josée Lambert – nommée *Artiste pour la paix* en 1998 – se rapproche de la photographie de presse conventionnelle lorsqu'elle présente, au premier plan, un enfant tenant un pistolet. Le contexte conflictuel ne détermine pas un lieu précis, comme en témoigne le titre de la série, mais un état de fait. Ici, la notion de paysage prend toute sa signification par la destruction de l'entité urbaine. Si la présence humaine s'affirme par la figure de l'enfant et par un dialogue fictif entre ce dernier et la photographie dans l'œuvre de Josée Lambert, le travail de Julie Ouellet réinterprète ce thème en adoptant une sensibilité différente à son égard. *La chute* (2003) expose un paysage intérieur, symbole de l'intimité entre deux êtres, et laisse une plus grande place au support de l'œuvre, une planche de bois dont les lignes, les nœuds et les accidents déterminent l'idée de paysage. Les corps esquissés ne font qu'un, tant dans la rencontre de l'autre que dans la matière même de l'œuvre.

Alors que Julie Ouellet et Josée Lambert intègrent volontiers la présence humaine au sein de leurs

paysages, Peter Krausz, pour sa part, privilégie l'évocation. Ainsi, dans son œuvre intitulée *Le chant de la terre (Hommage à Y. G.)* (2003-2004), un paysage dessiné au fusain et constitué de 96 pièces de textile issues d'un livre d'échantillons, l'artiste suggère la présence humaine selon deux registres. Dans un premier temps, l'assemblage physique de l'œuvre témoigne de l'acte créateur de l'artiste et le définit en tant qu'individu. Dans un deuxième temps, la présence humaine est évoquée par la représentation d'un paysage façonné par l'homme et qui en garde les traces (routes et champs cultivés).

Les cinq artistes présentés choisissent donc de s'approprier le paysage selon différentes démarches. Qu'ils en retiennent l'aspect naturel ou culturel, il en ressort une diversité réelle de choix esthétique, qui s'inscrit dans une actualité artistique qui réinterprète, de façon critique, les notions de lieux existentiels dans leurs rapports contingents (incendie, accident, guerre...) et délibérés (aménagement, symbiose...), en somme, de circonstance.

Julie Lussier